

Le Roman des Romands 6
Quand j'avais 17 ans

Mes 17 ans ? Le Cap Horn. J'entrais en Terre de Feu – une zone sans retour. La rive où je me trouvais, d'apparence tranquille, se mit à implorer et voler en cendres ou fumée. Rien n'aurait pu arrêter le brasier. Il abritait en son centre une question fragile et dévorante : qui suis-je ? À dix-sept ans (et avant et après), j'ai tenu un journal ou plutôt des bouts de papier. Ils apaisaient ma phobie de la perte de mémoire, consignaient les trop-pleins, les obsessions, me servaient d'oreilles, de troisième œil, de compagnons. En voici quelques fragments, notés durant les mois qui ont parsemé ce « territoire » des 17 ans.

D'une rive à d'autres

1999 [sans date]

Le cours s'écoule comme le torrent dans son lit. J'ai déjà quitté les eaux denses. Rive lointaine, inexplorée, inconnue, où je pars me perdre. Vais-je tenir ?

7 septembre 1999

Nuage, que dis-tu ? Que c'est bon de se poser sur l'herbe, sentir le vent, respirer jusqu'au bout de soi-même. Que dis-tu d'autre ? Que j'ai le temps. De voir venir les choses. D'apprendre des choses. Quoi encore ? Que je ne dois pas oublier de jouir. Oh ! Des bruits ! Des petits bruits de timbales qui se cachent dans les fleurs de trèfles ! Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Je resterais ici des heures, à perdre la notion du temps, à m'engouffrer dans l'univers de la beauté. Le soleil me traverse dans les yeux. J'aimerais qu'il ne fasse pas que passer. Qu'il reste en moi.

19 septembre 1999

Place pavée en plein cœur de Bienne. Avec M., une cigarette, un thé, du papier. Des sons nous entourent, des voix plutôt douces. Je n'appartiens à aucun monde. Le froid me glace la main et l'avant-bras. Je porte un gros pull gris. On est parties au hasard. Fuir, mais ça, un petit peu seulement. Comment fuir un boulet attaché au pied ou au cœur ? On a enfin le temps. Je n'ai plus besoin de lui courir après, il est là. Mais pas de répit : tout bouillonne. Toujours ces questions, ces visions. Pourquoi suis-je là ?

24 septembre 1999

Colline de Pâques, encore toi, belle. Dans ton antre, j'infiltrerai mes soucis, je te sens pleine d'énergie et de force. Tout se repose, tout a besoin de ce repos. Je dois me reposer, faire le point dans ma vie. Je hais cette phrase qui ne veut rien dire. Ici, tout murmure, bouge, bourgeoise, danse, s'éveille, tout s'enflamme, court, s'échappe, tâtonne, fuit, galope loin puis s'arrête, respire, rit, crie, s'étouffe, s'évapore...

Istanbul, 15 février 2000

La main de cette femme, près du poêle. Elle cuisait sa pâte dans le soleil de février. Elle a tenu mes mains, les a serrées dans les siennes et nos regards se sont croisés. Le bonheur est monté d'un coup.

À côté d'elle, une autre femme en tailleur aussi. Sa main brun-rouge, j'aurais aimé la photographier.

Les stries ou lignes de vie se démarquaient du reste. Cette main turque inconnue qu'on voudrait garder serrée.

La ville grouille et bouillonne dans ses ruelles sales, mal éclairées, où on parle, bouge, mange et crie les marchandises des étals avec une telle conviction qu'intérieurement je les admire. C'est un monde dont je ne suis pas. Je ne fais qu'observer, et ça me désole. À quoi est-ce que j'appartiens ?

Je repars, je quitte ce territoire foulé l'espace de cinq jours. Je reprends un avion qui me ramène à ce que je connais ; je retourne vers ceux qui m'attendent. Mais me comprennent-ils ? Je n'ai pas de repères en moi, et c'est ça qui bousille tout. Si au moins ma colonne vertébrale était assez solide, je pourrais me laisser bercer dans les tourmentes du monde, voguer partout et peut-être m'y sentir quelqu'un.